

Yves Gingras
et la transformation
des universités
de 1700 à 2000

Page 3

**Hommage
au chanteur
Joseph Rouleau**

Page 4

**L'épopée
latino-américaine
de José del Pozo**

Page 5

Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal

L'UQAM

Volume XXXI

Numéro 14

4 avril 2005

Le patrimoine religieux en péril

Marie-Claude Bourdon

Les fidèles se font rares, les prêtres partent à la retraite et le toit coule dans les églises du Québec. Entre 1996 et 2004, on a dépensé quelque 140 millions de dollars par l'entremise de la Fondation du patrimoine religieux pour des travaux de restauration des lieux de culte. En pure perte, selon Luc Noppen, un spécialiste reconnu du patrimoine religieux «Plusieurs des églises qu'on a rénovées à grands frais vont fermer leurs portes d'ici quelques années, dit le professeur du Département d'études urbaines et touristiques de l'UQAM. Dans le domaine religieux, c'est un scandale équivalent à celui de la Gaspésie.»

Le 10 mars dernier, Luc Noppen a été appelé à témoigner devant la Commission de la culture sur l'avenir du patrimoine religieux, à Québec. Selon lui, il est urgent d'adopter un nouveau régime de propriété collective pour les 3 000 églises du Québec et de faire passer la sauvegarde de ce patrimoine architectural entre les mains des laïcs. «L'Église ne peut pas (ne veut pas) s'acquitter de cette responsabilité, qui ne fait pas partie de sa mission», dit-il.

Selon lui, seulement en frais d'entretien, il faudrait déboursier 10 à 12 milliards de dollars au cours des 20 prochaines années pour garder ouvertes toutes les églises du Québec.

Or, après y avoir englouti près de 140 millions de dollars qui se sont ajoutés à son service de la dette, le ministère de la Culture a déjà annoncé, l'an dernier, la fin du programme de subventions pour la restauration des lieux de culte. Et ce sont pas les évêchés, dont les revenus fondent comme neige au soleil à mesure que disparaissent les derniers pratiquants, qui pourront assumer la facture.

Le plus grand stationnement

Lorsqu'un évêché procède à une fusion entre différentes paroisses pour rationaliser ses opérations, ce ne sont pas toujours des critères liés à la valeur patrimoniale des bâtiments qui sont considérés pour décider quelles églises fermeront, seront démolies ou vendues à un promoteur pour être transformées en condominiums.

À Québec, où l'on a ainsi fusionné cinq paroisses pour former la nouvelle paroisse Notre-Dame-de-Rocamadour, ce n'est pas l'église la plus ancienne et la plus belle qui a été choisie pour continuer d'accueillir les fidèles, mais l'église Saint-Fidèle. Pourquoi? Parce que c'est celle qui dispose du plus grand stationnement! À Québec toujours, on s'apprête à fermer l'église Saint-Jean-Baptiste, pourtant classée monument historique et dans laquelle on a récemment investi plus de cinq millions de dollars en rénovations.

À Saguenay (anciennement Jon-



Photo : Pierre Lahoud

L'église Saint-Jean-Baptiste de Québec, rénovée à grands frais, sera bientôt fermée.

quière), on a conservé une église qui ressemble à une boîte de tôle pour y célébrer le culte. Cette église a l'avantage d'être située tout près d'un hôpital dont la chapelle a fermé, alors que sur le même territoire, l'église Notre-Dame-de-Fatima, considérée

comme un exemple québécois d'architecture religieuse moderne, a été transformée en salle de boxe.

«Personne ne veut critiquer l'Église, dit Luc Noppen. Pourtant, dans ce dossier, l'Église fait partie du problème plutôt que de la solution.» Selon lui, contrairement à ce qui a été fait par la Fondation du patrimoine religieux, qui a dépensé des millions pour rénover des églises ici et là, parfois à moitié, il faut d'abord classer ces monuments en fonction de leur intérêt patrimonial. Ensuite, il faut accepter de se débarrasser de 60 % des églises les moins intéressantes pour concentrer les efforts de conservation sur les plus représentatives des divers genres architecturaux et des différentes époques.

«Je ne dis pas qu'il faut démolir 60 % des églises, précise le professeur. Certaines pourraient être récupérées à d'autres fins que celles du culte. Mais le produit de la vente de ces églises qu'on juge moins intéressantes, estimé à environ 400 millions de dollars, pourrait servir à alimenter une fiducie dont le but serait la conservation des autres (40 %).»

Un patrimoine collectif

Afin d'éviter que les fonds tirés de la vente des églises ne servent à payer d'autres dépenses paroissiales, il faut tout d'abord clarifier la question de la propriété des lieux de culte, mentionne Luc Noppen. Selon lui, le Québec devrait s'inspirer de l'exemple de nombreux pays européens où les églises appartiennent à la collectivité, qui se charge d'en assurer la conservation.

Faudra-t-il racheter nos églises comme on a racheté les écoles et les hôpitaux dans les années 60? Selon le professeur, il n'est pas normal qu'une petite minorité de religieux et de pratiquants s'approprient un patrimoine appartenant à l'ensemble de la population. «La propriété collective de ces bâtiments est indiscutable quand on considère que la construction des églises était financée par l'émission d'une taxe spéciale établie selon un acte qui répartissait les coûts sur l'ensemble des propriétaires de la paroisse», argumente-t-il.

Titulaire de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, Luc



Photo : Josée Vaillancourt

L'église Sainte-Marie-Médiatrice de Jonquière : une boîte de tôle pour célébrer le culte.

Suite en page 2 ►

Validation du trimestre d'hiver

Marie-Claude Bourdon

La dernière séance de la Commission des études, tenue le 29 mars dernier, était fort attendue. En effet, les membres de la Commission devaient statuer sur le sort du trimestre d'hiver 2005 dans le contexte de la grève prolongée des étudiants. En bref, les commissaires ont adopté à l'unanimité une résolution prévoyant deux scénarios, selon que l'interruption

des cours aura duré l'équivalent de trois semaines et moins (excluant la semaine de relâche) ou plus longtemps.

Dans le premier cas, chaque responsable de cours mettra en place des mesures qui permettront d'attester l'atteinte des objectifs de formation. Si l'interruption du trimestre dure quatre semaines ou plus, la validation de l'activité nécessitera une prolongation dont la durée sera déterminée par la

Commission des études. On sait que si les étudiants de certaines facultés dépassent déjà la limite de trois cours manqués, d'autres ont fait la grève moins de trois semaines.

Toujours en lien avec la suspension des cours par les étudiants, les commissaires ont aussi résolu que la période d'abandon de cours sans échec et sans remboursement soit réactivée à compter de la date de retour en classe, pour une période de 11 jours ouvrables.

Pour ce qui est des étudiants étrangers en programme d'échange, qui, dans plusieurs cas, ne peuvent prolonger leur séjour au Québec au-delà de la date prévue de la fin du trimestre, la Commission a adopté une troisième résolution visant à permettre

leur départ à la fin avril, avec un plan de récupération à distance, si nécessaire. Des mesures de validation des cours et des activités de formation doivent être mises en place dès maintenant pour ces étudiants.

En plus de ces mesures visant à assurer le maintien de la qualité de la formation dispensée à l'université, la Commission des études a adopté une résolution similaire à celle du Conseil d'administration de l'UQAM, appuyant la revendication étudiante relative à la réforme du régime de prêts et bourses et demandant au Gouvernement de réinvestir dans l'enseignement supérieur.

La Commission considère en effet que la coupure de 103 millions de dollars au programme de bourses a des

impacts négatifs sur l'accessibilité aux études universitaires à tous les cycles pour des dizaines de milliers d'étudiants sur le territoire. Elle souligne par ailleurs que dans le cas particulier de l'UQAM, plus des deux tiers des étudiants travaillent à temps plein ou à temps partiel pendant le cours de leurs études.

Comme à chaque printemps, la Commission des études a également procédé à la nomination de plusieurs personnes aux divers postes de direction académique laissés vacants en raison de démissions et de fins de mandat. La Commission a d'ailleurs tenu à féliciter les nouveaux directeurs et directrices de programmes de premier cycle et de cycles supérieurs qui ont accepté de relever ces nouveaux défis ●

Rapport annuel 2003-2004

Vous voulez connaître les faits marquants de l'année du 35^e anniversaire de l'UQAM en matière, notamment, de formation, de recherche, de création et de rayonnement international? Alors, il faut lire le Rapport annuel 2003-2004 de l'Université, intitulé *Prenez position*, produit par la Division de la promotion institutionnelle du Service des communications.

Comme l'écrit le recteur, M. Roch Denis, dans le texte de présentation du rapport, la dernière année fut particulièrement bien remplie sur plusieurs fronts. «Au centre de nos engagements, s'inscrit la mise en marche de l'alliance

entre la Téléuniversité (TELUQ) et l'UQAM, sans doute le projet le plus important du milieu universitaire depuis les dernières décennies», souligne le recteur. Il rappelle également que l'Université a achevé de combler le déficit accumulé et maintenu, pour une deuxième année consécutive, l'équilibre budgétaire.

Pour obtenir un exemplaire du rapport, on peut s'adresser à Josée Miron, au poste 3447.

SUR INTERNET

www.uqam.ca/bref/rapports/rapport2003-2004.pdf

Martine D'Amours

Idées nouvelles sur le travail atypique

Marie-Claude Bourdon

Les travailleurs indépendants sont loin de former une catégorie homogène. Ils se distinguent notamment par leurs types de clientèle, par la taille de leurs revenus, ainsi que par leur degré de précarité et d'autonomie. Voilà l'une des grandes conclusions de la thèse de doctorat complétée à l'UQAM par Martine D'Amours et intitulée *Le travail indépendant : une hétérogénéité construite socialement*. Ce travail, dirigé par le professeur Benoît Lévesque, sociologue, et codirigé par Frédéric Lesemann, de l'INRS Urbanisation, Culture et Société, vient tout juste de se voir attribuer le prix de la meilleure thèse de doctorat inscrite au répertoire électronique de l'Institut de recherche en économie contemporaine (IRÉC). Ce prix s'accompagne d'une récompense de 10 000 \$.

«L'IRÉC, qui a pour mission de diffuser les travaux de recherche menés dans le domaine économique à une vision large de l'économie, dit la sociologue Martine D'Amours. On ne craint pas d'y encourager des études qui jettent un nouvel éclairage sur le fonctionnement de la société et qui rompent avec le discours unique sur l'économie.»

Selon la professeure, qui enseigne aujourd'hui à l'École des affaires pu-

bliques et communautaires de l'Université Concordia, le travail indépendant mérite d'être étudié non seulement à cause de l'importance prise par ce phénomène au cours des dernières décennies, mais également parce que sa logique déteint de plus en plus sur l'ensemble du monde du travail.

«Aujourd'hui, on a tendance à considérer l'employé salarié comme un professionnel autonome, explique Martine D'Amours. Au lieu de contrôler son travail tâche par tâche, comme le voulait le taylorisme, on lui laisse beaucoup plus de latitude et on l'évalue sur la base de ses résultats. On remarque d'ailleurs de plus grands écarts de salaire entre les employés. Chacun a tendance à être payé selon sa valeur marchande. L'éclatement de l'espace et du temps de travail, avec les horaires atypiques et le télé-travail, contribue aussi à rapprocher les conditions de l'employé de celles du travailleur indépendant.»

Si la thèse de Martine d'Amours porte sur l'ensemble des catégories de travailleurs indépendants, elle analyse en profondeur le cas des journalistes pigistes, un milieu qu'elle a bien connu, étant elle-même une ex-journaliste. «On a toujours tendance à penser que le travail indépendant est régulé par la loi de l'offre et de la demande, dit-elle, mais une analyse plus

fine révèle la présence de structures organisationnelles informelles. Dans le cas du journalisme, par exemple, on voit que ces structures, déterminantes des conditions de travail, sont basées sur le lien de confiance entre le rédacteur en chef et le journaliste, ainsi que sur la réputation de ce dernier.»

En plus du premier prix de l'IRÉC, deux mentions d'honneur assorties d'un montant de 3000 \$ ont été attribuées à Martin Petitclerc pour *Une forme d'entraide populaire : histoire des sociétés québécoises de secours mutuels au XIX^e siècle* et à Danièle Bordeleau pour *Gouvernance et construction territoriale. Le cas du Faubourg des Récollets de Montréal : du carrefour des arts et technologies à la Cité du multimédia*, deux thèses également déposées à l'UQAM ●

L'UQAM

Le journal L'UQAM est publié par le Service des communications, Division de l'information.

Directrice du journal :
Angèle Dufresne

Rédaction :
Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Dominique Forget, Claude Gauvreau

Photos :
Jean-François Leblanc, Michel Giroux, Jean Martin

Conception de la grille graphique :
Jean Gladu, designer

Infographie :
André Gerbeau,
Division de la promotion institutionnelle

Publicité :
Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303

Impression :
Payette & Simms (Saint-Lambert)

Adresse du journal :
Pavillon Judith-Jasmin J-M330
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306

Adresse courriel :
journal.uqam@uqam.ca

Version Web du journal :
www.journal.uqam.ca/
Politique éditoriale et tarifs publicitaires sur le site Web du journal L'UQAM à
www.journal.uqam.ca/redac.htm

Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216

Les textes de L'UQAM peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

UQAM

Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

PUBLICITÉ

► Suite de la page 1

Noppen est aussi directeur du nouvel Institut du patrimoine de l'UQAM, qui sera officiellement inauguré le 11 avril prochain. Son dernier livre, *Les églises du Québec. Un patrimoine à réinventer*, publié avec Lucie K. Morisset aux Presses de l'Université du Québec, sera lancé à cette occasion, en même temps qu'un ouvrage de Martin Drouin, *Le combat du patrimoine à Montréal entre 1973 et 2003*. «Ces deux titres donnent une idée des recherches qui seront menées à l'Institut, qui regroupera une vingtaine de chercheurs représentant presque toutes les facultés de l'UQAM», annonce Luc Noppen ●



Photo : Jean-François Leblanc

Luc Noppen.

Analyser trois siècles de transformation du savoir

Claude Gauvreau

Au cours des sept prochaines années, le professeur Yves Gingras du Département d'histoire et ses collaborateurs s'engageront dans une recherche que l'on pourrait qualifier de monumentale : fournir une vision historique et sociologique de la transformation du savoir qui permettra de prendre des décisions éclairées quant au futur rôle des universités canadiennes.

Grâce à l'obtention de la nouvelle Chaire de recherche du Canada en histoire et sociologie des sciences, Yves Gingras analysera à la fois la formation et l'évolution des disciplines scientifiques, ainsi que la transformation des universités, au cours des années 1700 à 2000... rien de moins! «Jusqu'à maintenant, ces deux thèmes ont été abordés séparément par les historiens et les sociologues des sciences et pourtant les disciplines se sont développées essentiellement au sein des universités et celles-ci se sont construites autour des disciplines», précise M. Gingras.

Ce spécialiste de l'histoire des sciences a déjà identifié des périodes charnières dans l'histoire des universités et des disciplines, notamment la formation des champs scientifiques au 18^e siècle et leur consolidation au milieu du 19^e, la mise en place des départements dans les universités nord-américaines entre 1875 et 1945 et les années 1980 à nos jours.

De la transformation des disciplines...

Comprendre la formation des disciplines oblige à tenir compte simultanément de l'impact des nouveaux outils conceptuels et matériels sur la formation de champs scientifiques spécialisés et d'une communauté de chercheurs, soutient M. Gingras. «Les années 1700, par exemple, sont importantes car elles correspondent aux débuts de la mathématisation de la science qui a joué un rôle clé dans la formation de disciplines comme la physique et l'économie. Le modèle de l'université moderne, combinant enseignement et recherche, apparaît en 1810 avec la création de l'Université de Berlin et sera exporté aux États-Unis et au Canada à la fin du 19^e siècle. Pour saisir la spécificité des universités contemporaines, on doit replacer la dynamique du changement scientifique dans la longue durée.»

Selon le chercheur, les structures disciplinaires de base sont assez invariantes, malgré les contingences spatio-temporelles. «Les disciplines fondamentales, comme la sociologie, la physique, la psychologie ou la chimie, se mettent en place au début du XX^e siècle et poursuivent leur croissance à travers la spécialisation du savoir. Le développement de la chimie est indissociable de celui de la géologie, la physique est liée au génie et la sociologie a engendré diverses spécialités telles que la sociologie du travail, des organisations ou des sciences.» «L'essor des sciences appliquées a été beaucoup négligé par les sociologues des sciences même si elles ont été créées au sein des universités», ajoute Brigitte Gemme,



Photo : Michel Giroux

Yves Gingras, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire et sociologie des sciences, entouré de deux de ses collaborateurs, Brigitte Gemme et Mike Almeida.

agente de recherche à la Chaire.

Quant aux outils matériels, ils ont joué un rôle moteur de transformation du savoir, souligne M. Gingras. «Un instrument comme l'appareil à rayons X, inventé par des physiciens en 1895, a permis de former non seulement une spécialité médicale, la radiologie, mais aussi un groupe social, les radiologues.»

L'université doit s'adapter aux changements disciplinaires en modifiant ses structures et parfois même sa mission, observe Yves Gingras. «La recherche scientifique en milieu universitaire émerge au 19^e siècle alors qu'auparavant les savants effectuaient leurs travaux en *amateurs* hors de ses murs. Le français Lavoisier, créateur de la chimie moderne, collectait l'argent des taxes à l'époque de la Révolution française et l'anglais Faraday, qui découvre l'induction électromagnétique, donnait des conférences devant un public de bourgeois à la Royal Institution. L'université fournira le lieu institutionnel de reproduction des disciplines, favorisant la croissance de la recherche qui n'est plus laissée au hasard des intérêts personnels.»

...aux centres de recherche

Le chercheur s'intéressera également à la multiplication des centres de recherche universitaires au cours des 30 dernières années, une innovation organisationnelle importante, mais peu étudiée, faisant apparaître un autre lieu d'appartenance des professeurs. «Les centres de recherche se déve-

loppent au 20^e siècle et permettent aux universités de contribuer davantage au développement économique et social et de mieux répondre aux demandes changeantes de la société et de l'État», explique Mike Almeida, étudiant au doctorat en histoire. «Déjà, au cours des années 1920, dans le contexte de la crise économique aux États-Unis, des centres de recherche en sciences sociales émergent pour étudier les phénomènes de l'urbanisation et de l'immigration. Au Québec, ils se multiplient à partir des années 1960», poursuit M. Gingras.

Les universités se dotent donc de deux structures organisationnelles complémentaires et concurrentielles : le centre de recherche et le département, précise M. Gingras. «Si le département est construit autour d'une discipline, sorte de méthode générale applicable à une foule d'objets d'étude, le centre l'est autour d'un objet de recherche faisant appel à l'interdisciplinarité.»

Liens universités/entreprises

Yves Gingras estime que le développement de liens entre les industries et les universités n'est pas aussi nouveau qu'on le prétend et que ces dernières, avant la Seconde Guerre mondiale, ne pouvant compter sur l'aide de l'État pour subventionner la recherche, avaient pris l'habitude de s'associer avec des entreprises. «Nombreux sont les scientifiques de renommée mondiale en recherche fondamentale qui avaient des liens avec les milieux industriels de leur époque. Le physicien

rencontrait la British Navy avec ses sous-marins, et Louis Pasteur fait ses principales découvertes grâce à des contrats avec les industries de la soie et du vin.»

Toutefois, souligne M. Gingras, il est vrai que les relations se sont intensifiées depuis 1980 dans un contexte où les compressions budgétaires ont incité les chercheurs et les administrations universitaires à recourir davantage au financement privé de la recherche. Par ailleurs, certaines découvertes scientifiques et techniques au cours des années 70 et 80, particulièrement dans les domaines des biotechnologies, de l'informatique et des communications, ont favorisé une valorisation économique plus rapide de la recherche à travers notamment la création de bureaux de liaison universités/entreprises.

Au début du 20^e siècle, rappelle Yves Gingras, il n'y avait que quelques centaines de chercheurs à travers le monde. «Au Canada, en 1917, on en recensait 50 toutes disciplines confondues. La Seconde Guerre mondiale entraînera une massification de la recherche qui, par la suite, connaîtra une croissance exponentielle.» ●

anglais Martin Ryle élabore la théorie de la cavitation en tentant de comprendre, en 1917, les problèmes que

PUBLICITÉ

Des collaborateurs précieux

Yves Gingras pourra compter sur les contributions d'une dizaine d'étudiants de cycles supérieurs et d'agents de recherche qui étudieront les divers facteurs (conceptuels, matériels, sociaux, économiques et institutionnels) ayant influencé la production du savoir. Ainsi, Brigitte Gemme s'intéressera aux relations entre l'université et les milieux gouvernementaux, industriels et sociaux, ainsi qu'à leurs effets sur la formation des étudiants qui font leur mémoire ou leur thèse en milieu de pratique. Mike Almeida, pour sa part, étudiera le processus conduisant à la multiplication des centres de recherche universitaires au Québec et au Canada.

Les plantes, sentinelles de la pollution

Dominique Forget

■ Imaginez quelques secondes que vous êtes perdu en forêt ou sur une île déserte et terriblement assoiffé. Imaginez maintenant qu'on vous offre un litre d'eau, en vous mentionnant toutefois qu'il contient 0,2 microgramme de cyanure. Prenez-vous quelques gorgées?

Sachez qu'au Québec, les normes environnementales autorisent une telle concentration de cyanure dans l'eau potable. On estime cette quantité inoffensive pour la santé humaine. Pourquoi avoir fixé la limite à 0,2 microgramme par litre et non à 0,15 ou 0,25? Difficile à dire...

Grâce aux équipements ultra-performants utilisés en chimie analytique, on peut aujourd'hui déterminer avec exactitude la concentration de différents polluants dans l'eau, dans l'air ou dans le sol. Fixer le seuil à partir duquel ces polluants deviennent dangereux pour la santé humaine et les autres organismes vivants est cependant une tout autre paire de manches. La tâche est encore plus complexe lorsque plusieurs contaminants sont mélangés dans un même milieu.

Pour aider le législateur à fixer des normes, différents tests de toxicité, nommés bio-essais, ont été imaginés par les scientifiques. L'un d'entre eux par exemple consiste à faire nager des poissons dans des bacs d'eau contenant différentes concentrations d'une substance comme le cyanure. En comparant la vitalité des animaux nageant dans chacun des bacs, les toxicologues arrivent à déduire le niveau de létalité du polluant étudié. Des tests similaires sont effectués avec des vers de terre ou des plans d'orge. On s'en doute : ces bio-essais sont longs et coûteux.

Au Département de chimie et de biochimie de l'UQAM, le professeur Radovan Popovic travaille à mettre au point un appareil qui pourrait faire économiser beaucoup de temps et d'argent aux environnementalistes. Sa méthode consiste à mettre en contact des échantillons d'eau, d'air ou de sol potentiellement contaminés avec des chloroplastes qu'il isole à partir de différentes plantes, des géraniums par exemple. «On retrouve les chloroplastes à l'intérieur des cellules végétales», explique le professeur qui est également directeur du Centre de recherche en toxicologie de l'environnement (TOXEN). «Ce sont eux qui permettent aux plantes vertes de faire la photosynthèse.»

Sommairement, le rôle des chloroplastes consiste à convertir le dioxyde de carbone de l'atmosphère en énergie utile à la croissance de la plante, en absorbant la lumière du soleil. «Une partie de l'énergie est perdue dans le processus de conversion du dioxyde de carbone», précise David Dewez, assistant de recherche et étudiant au doctorat dans l'équipe du professeur Popovic. «Cette énergie perdue est éliminée de deux façons. Une partie se dissipe sous forme de chaleur et l'autre, sous forme de fluorescence.»

Ainsi, toute plante en bonne santé émet une fluorescence : une lumière bleue qui peut être détectée par cer-



Photo : Denis Bernier

Radovan Popovic, professeur au Département de chimie et de biochimie.

tains appareils d'analyse. D'où l'idée du professeur Popovic... «Dans mon laboratoire, nous exposons les chloroplastes à différents échantillons d'eau, d'air ou de sol et nous mettons le tout en contact avec un photodétecteur. La vitesse à laquelle diminue la fluorescence des chloroplastes

nous donne une bonne indication du niveau de toxicité du milieu testé.»

Après avoir passé plusieurs années à étudier les principes fondamentaux de cette réaction, le professeur Popovic travaille maintenant en collaboration avec la compagnie Lab_Bell de Shawinigan pour mettre

au point un appareil portatif appelé LuminoTox que les techniciens pourront apporter sur le terrain. En quelques minutes à peine, ils sauront si l'air, l'eau ou le sol d'un site donné pourraient causer un préjudice à la santé des organismes vivants. En effet, la réaction des chloroplastes à

un environnement toxique est quasi-instantanée.

Fondée par un ancien étudiant du professeur Popovic, François Bellemare, Lab_Bell compte déjà plusieurs laboratoires gouvernementaux parmi ses clients. Un professeur de l'Université de Kyoto est aussi entré en contact avec l'équipe pour explorer différentes avenues de collaboration. «Nous travaillons toujours à améliorer les résultats fournis par LuminoTox, dit M. Popovic. Nous voulons notamment rendre l'appareil plus simple d'utilisation. Pour l'instant, il faut avoir de bonnes connaissances en biochimie pour interpréter adéquatement les mesures.»

Bien sûr, la toxicité observée sur des chloroplastes ne correspond pas nécessairement à la toxicité qui pourrait être observée chez les humains. Une substance inoffensive pour une plante pourrait s'avérer dommageable pour l'homme. «On ne peut évidemment pas effectuer des tests de toxicité avec des individus, souligne le professeur Popovic. Établir des normes de toxicité, pour l'eau potable par exemple, demeure donc une tâche très difficile. Mais les plantes nous donnent une bonne indication. Après tout, ce sont elles qui sont à la base de toute la vie sur Terre.» ●

Hommage à Joseph Rouleau

Le Département de musique a organisé récemment une soirée en hommage à Joseph Rouleau qui fut professeur à l'UQAM de 1980 à 1998. L'événement, qui se déroulait à la Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau, comprenait un concert donné par des solistes, étudiantes à l'UQAM, et par l'Ensemble vocal et le Chœur de l'UQAM, sous la direction de Miklós Takács. Au début de la soirée, Pierre Parent, vice-recteur aux Affaires publiques et au développement, Guy Vanasse, directeur du Département de musique et Colette Boky, collègue et complice de Joseph Rouleau à l'Université pendant de longues années, ont souligné ses mérites.

Après avoir étudié le chant au Conservatoire de musique du Québec à Montréal et ensuite à Milan, Joseph Rouleau remportait le Concours du New Orleans Experimental Theatre of America Singing, en 1955, et débutait sa brillante carrière internationale aux États-Unis dans la *Bohème* de Puccini.

Tout au long de sa carrière, il a chanté sur les plus grandes scènes (Covent Garden pendant 30 années consécutives à compter de 1956, Metropolitan Opera, Opéra de Paris, Royal Opera House de Londres, etc.), côtoyé les grands noms de l'art lyrique (Pavarotti, Domingo, Te Kanawa, Baker, Gobbi et bien d'autres) et donné nombre de concerts et de récitals avec les plus grands orchestres (New York Philharmonic, Orchestre du Concertgebouw, Orchestre symphonique de Montréal, Orchestre de la Radio et de la Télévision Française - ORTF, London Symphony, London Philharmonic, etc.).



Photo : Jean-François Leblanc

Joseph Rouleau et Colette Boky chantant un extrait de *Don Giovanni* de Mozart.

Joseph Rouleau a aussi œuvré sans relâche à l'épanouissement de l'art lyrique au Québec. Il a été le fondateur et le président du Mouvement d'action pour l'art lyrique du Québec qui donna naissance à l'Opéra de Montréal. Professeur au Département de musique de l'UQAM, il y a fondé l'Atelier d'opéra, avec Colette Boky, en 1987, dans le but de partager avec les jeunes chanteurs son expérience comme professionnel de la scène lyrique et pour préparer une solide re-

lève dans le domaine. Il est également président des Jeunesses musicales du Canada depuis 1989.

Pendant son fructueux parcours, il a mérité de nombreux honneurs dont le prix Calixa-Lavallée 1967, la médaille d'argent du Royal Opera House de Covent Garden 1982, la médaille du 100^e anniversaire du Metropolitan Opera (1986), le Félix du meilleur artiste de l'année de l'ADISQ en 1989, le Prix du Québec Denise-Pelletier pour les arts de la scène 1990, le Prix

Opus 2000 et le prix de la Gouverneure générale du Canada pour les arts de la scène, en 2004.

Il a également été nommé Officier de l'Ordre du Canada (1977), membre du Panthéon canadien de l'art lyrique (1992) et Officier de l'Ordre du Québec (1999). L'UQAM lui a conféré, en 2004, le titre de professeur émérite. Le plus important concours d'art vocal au Canada porte son nom depuis 1993.

L'histoire latino-américaine, vécue et racontée

Dominique Forget

«L'histoire de l'Amérique latine, José del Pozo l'a dans le sang. Ce professeur du Département d'histoire de l'UQAM, Chilien d'origine, a lui-même subi les sévices des dictatures dont il parle avec éloquence dans son ouvrage, publié cet hiver et intitulé *Histoire de l'Amérique latine et des Caraïbes de 1825 à nos jours*. En 1974, alors qu'il détenait un poste enviable dans une université chilienne, il a fui son pays natal pour échapper au régime de Pinochet. Depuis son arrivée au Québec, il consacre la majeure partie de son temps à recenser l'histoire du continent qui l'a vu naître et à tenter de comprendre les échecs du passé.

«Contrairement à certains de mes amis et collègues qui étaient des militants politiques, ma vie n'était pas en danger au Chili, raconte l'historien. Mon exil a été volontaire, dans une certaine mesure. Sous la dictature, même les universitaires étaient soumis à la censure. Par exemple, il était interdit d'utiliser le mot *révolution* pendant nos cours. Impossible de parler de la révolution française ou de la révolution industrielle. Il fallait plutôt parler du *processus d'industrialisation*. Je ne voulais pas travailler dans de telles conditions et j'ai choisi d'émigrer au Canada avec ma femme et mon fils.»

La famille del Pozo s'est d'abord rendue dans la ville de Québec où elle a trouvé plusieurs individus accueillants, mais peu de possibilités d'emploi. L'historien tenait à enseigner au sein d'une université, mais n'avait pas de diplôme d'études supérieures. Au Chili, l'accès à la maîtrise et au doctorat était alors impossible. À force de persévérance cependant, José del Pozo a fini par obtenir une charge de cours à Montréal, à l'UQAM plus précisément.

«J'ai été très chanceux, dit-il, j'étais à la bonne place au bon moment. Seule ombre au tableau : on a pris pour acquis que j'étais un spécialiste de l'histoire de l'Amérique latine alors qu'en réalité, au Chili, j'enseignais l'histoire universelle. J'avais seulement quelques connaissances de base, surtout de l'histoire du Chili. Je me suis aussitôt plongé dans les livres. J'enseignais le jour et je passais mes soirées dans les bibliothèques à parfaire mes connaissances historiques et mon français.»

Comme si ce n'était pas suffisant, le professeur a aussi entrepris des études de maîtrise, puis de doctorat. Il est finalement devenu professeur permanent à l'UQAM en 1987. Aujourd'hui, il enseigne quatre cours sur l'histoire de l'Amérique latine qui sont généralement pleins à capacité. Au fil des ans, il a aussi fait plusieurs voyages au Mexique, en Argentine, au Brésil, au Costa Rica et à Cuba. Il a développé une telle passion pour les combats menés par les Latino-Américains qu'il a décidé d'écrire un livre sur leur histoire. Publié en espagnol en 2002, l'ouvrage a été traduit et repris au Québec par les éditions Septentrion.



Photo : Jean Martin

José del Pozo, professeur au Département d'histoire.

«Il existait très peu d'ouvrages sur l'histoire latino-américaine, fait valoir le professeur. La plupart des livres qui existaient étaient très spécialisés et donc inaccessibles pour les étudiants et le grand public. J'ai voulu proposer quelque chose d'autre.» Le livre de José del Pozo s'articule autour de deux grands thèmes qui ont traversé l'histoire latino-américaine, soit le développement et la démocratie. «Certains pays comme le Brésil, le Chili et le Guatemala se classent parmi les dix pays au monde où le revenu *per capita* est le plus mal distribué. Les écarts entre les riches et les pauvres sont quatre à cinq fois plus marqués qu'aux États-Unis. C'est honteux!»

En effet, le Chili est un pays très industrialisé qui jouit de ressources naturelles abondantes. Ce ne sont pas les richesses qui manquent, mais celles-ci sont réparties inégalement. «C'est étonnant de voir à quel point les questions de racisme perdurent dans les pays latino-américains. Ceux qui ont la peau un peu plus claire dominent toujours les Indiens et les Noirs. On le sent très bien dans l'humour, à la télévision ou dans les lieux publics. Le Chili se vante d'avoir récupéré sa démocratie, mais même le gouvernement avoue qu'il n'a pas réussi à sur-

monter les iniquités sociales. Le problème s'étend sur presque tout le continent. Il n'y a pas de réelle volonté de mettre en place de bonnes politiques sociales.»

Le professeur del Pozo prévient toutefois que son livre ne se limite pas à une énumération de problèmes, de frustrations et d'exploitations. L'Amérique latine a aussi connu quelques succès. Le Costa Rica par exemple a réussi à donner à sa population un niveau de vie beaucoup plus intéressant que ses voisins, Guatemala ou Honduras. «Il s'agit pourtant d'un petit pays qui n'est pas tellement industrialisé, souligne le professeur. On a réussi à convaincre la classe dirigeante de participer à la caisse sociale pour que tous puissent avoir accès à des soins et à une éducation de base.»

Le livre de José del Pozo est sorti il y a quelques semaines à peine, mais déjà l'intérêt se fait sentir. Il sera probablement distribué en France au cours de la prochaine année. Quant au professeur, il a déjà reçu une commande d'un autre éditeur : un ouvrage sur l'histoire des Chiliens à Montréal. «C'est un sujet que je connais très bien, déclare-t-il, c'est un peu mon histoire que j'écris.» •

Le Sciences Express a trois ans

«Vitrine importante pour les recherches en cours à la Faculté des sciences de l'UQAM, le *Sciences Express* célèbre son troisième anniversaire. Depuis ses débuts, en mars 2002, ce bulletin électronique a été la source de nombreux articles parus dans ce journal ainsi que dans divers médias grand public. Il a inspiré d'autres bulletins électroniques qui rendent compte de la vie académique uqamienne et a même donné naissance, l'automne dernier, à l'*Unikin Sciences Express*, le bulletin électronique de l'Université de Kinshasa en République démocratique du Congo.

Le *Sciences Express*, c'est d'abord l'oeuvre de Julie Martineau, responsable des communications à la Faculté des sciences. Mais la rédactrice du bulletin tient à signaler l'implication des étudiants de l'UQAM qui y contribuent dans le cadre du programme

ÉCLATS (Étudiants communiquant les liens et les avancées technologiques et scientifiques) du CRSNG. «En plus de développer leurs compétences en vulgarisation scientifique, ces étudiants abordent la science chacun à leur manière, ce qui enrichit sans aucun doute le *Sciences Express*», observe-t-elle. Cette année, Amélie Daoust-Boisvert (baccalauréat en biologie en APP), Marie-Hélène Verville (baccalauréat en communications, profil journalisme) et Sébastien Hould Gagnon (baccalauréat en enseignement secondaire, concentration science et technologie) participent à la rédaction du bulletin.

Les lecteurs du *Sciences Express* seront conviés ce printemps à participer à un sondage visant à évaluer leur appréciation du bulletin auquel on veut apporter quelques changements pour la rentrée de l'automne.

PUBLICITÉ

LUNDI 4 AVRIL

Centre d'écoute et de référence

«Semaine sur la gestion du stress», jusqu'au 7 avril de 9h à 18h.

Pavillon Judith-Jasmin, à proximité de l'Agora.

Renseignements :

987-3000, poste 8509
centre_ecoute@uqam.ca
www.ecoute.uqam.ca

Département de psychologie

Atelier : «Cercle d'animation psychodynamique (CAP) : la passion de l'Autre : l'inséparable de l'anorexique et de l'endeuillé», de 19h à 21h.

Animatrice : Louise Grenier.

Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2901.

Renseignements :

Louise Grenier
 987-3000, poste 4184
grenier.louise@uqam.ca

Centre Pierre-Péladeau

Série musique en apéro : «Louis-Philippe Pelletier», présenté par la SMCQ, ce concert sera suivi de deux autres récitals : le 9 avril à 17h et le 11 avril à 20h.

Salle Pierre-Mercure.

Renseignements :

843-9305
reception@centrepierrepeladeau.com
www.centrepierrepeladeau.com

MARDI 5 AVRIL

Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord

Conférence : «Le Saguenay comme origine», à 11h.

Conférencière : Lise Tremblay.

Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-M440.

Renseignements :

Daniel Chartier
imaginairedunord@uqam.ca
www.imaginairedunord.uqam.ca

Chaire de Tourisme

Conférence : «Quand les ressources humaines font la différence», de 12h à 13h45.

Conférenciers : Michel Guilbeault, président de RH Solutions; Jean Gourdon, directeur du Novotel Montréal Centre.

Pavillon Athanase-David, salle D-R200.

Renseignements :

Valérie Trudel
 987-3000 poste 2277
gueuletonstouristiques@uqam.ca
www.chairedetourisme.uqam.ca

UQAM Générations

Café-débat : «Laisser un héritage... un point d'honneur?», de 13h30 à 15h.

Pavillon Maisonneuve, Carrefour des Générations (B-R200).

Renseignements :

987-7784
uqam.generations@uqam.ca

MERCREDI 6 AVRIL

Centre de design de l'UQAM

Exposition : «Raymond Savignac affichiste : ça c'est de la pub!», jusqu'au 10 avril, du mercredi au dimanche de 12h à 18h.

Pavillon de design, salle DE-R200.

Renseignements :

987-3395
www.unites.uqam.ca/design/centre/

Faculté des sciences humaines

Conférence : «Ritalin et suicide», de 12h30 à 14h.

Présidence : Louise Grenier, coordonnatrice du GEPI; conférencière : Anne Béraud, psychanalyste du Pont freudien.

Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2901.

Renseignements :

Louise Grenier
 987-3000, poste 4184
gepi.psa@internet.uqam.ca
www.unites.uqam.ca/gepi/

IEIM (Institut d'études internationales de Montréal)

«Lancement de *Asymétries* : revue de l'actualité internationale», de 17h à 19h.

Conférenciers : Peter Leuprecht, directeur de l'Institut d'études internationales de Montréal; Dorval Brunelle, directeur intérimaire du Centre Études internationales et Mondialisation.

Pavillon Judith-Jasmin, foyer de la salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400).

Renseignements :

Justin Massie
 987-3000, poste 3910
ceim@uqam.ca
www.ceim.uqam.ca

École des sciences de la gestion (ESG)

«Cocktail des Ambassadeurs 2005», de 18h à 21h.

Ambassadeurs 2005 : Normand Laprise, chef cuisinier-propriétaire du restaurant *Le Toqué*; Stéphane Corbeil, fondateur et rédacteur en chef de la revue *Espaces*.

SAT (Société des Arts et des Technologies), 1195, boulevard

Saint-Laurent (métro St-laurent).

Renseignements :

Valérie Trudel
 987-3286
cocktaildesambassadeurs2005@yahoo.ca

École supérieure de théâtre

Spectacle : «L'ennemi», jusqu'au 9 avril à 20h et le 8 avril à 14h.

Adaptation du roman *Cosmétique de l'ennemi* d'Amélie Nothomb par Julie Vigneault et Magalie Quintal.

Pavillon Judith-Jasmin, Studio théâtre Alfred-Laliberté (J-M400).

Renseignements :

Denise Laramée
 987-3000, poste 4116
laramee.denise@uqam.ca
www.estuqam.ca

JEUDI 7 AVRIL

École des arts visuels et médiatiques

Conférence de l'artiste Gunilla Josephson, de 12h30 à 14h.

Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-M110.

Renseignements :

Bruno Gareau
 523-4592
gareau.bruno@courrier.uqam.ca
www.ici.uqam.ca

GEIRSO, programme de recherche sur la chaîne des médicaments

Séminaire : «Les différentes étapes du processus menant à la découverte et à la mise en marché d'un médicament», de 14h à 15h30.

Conférencier : Vincent Ouellet, pharmacien.

Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1340.

Renseignements :

Marie-Laurence Poiré
 987-3000, poste 2499
geirso@uqam.ca
chaîne.uqam.ca/

VENREDI 8 AVRIL

ARUC-ES (Alliances de recherche universités communautés – Économie sociale)

Congrès : «Le loisir ACCESSIBLE? un droit pour tous», de 9h à 17h.

Pavillon Judith-Jasmin, salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400).

Renseignements :

Joëlle Boulet et Luce Proulx
 252-3132
jboulet@loisirquebec.com
www.loisirquebec.com

CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Conférence : «Les réseaux de l'Observatoire : mesures transatlantiques au temps de Cassini», de 12h30 à 14h.

Conférencier : Nicholas Dew, Université McGill.

Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.

Renseignements :

987-3000, poste 4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

MARDI 12 AVRIL

CEFRES (Centre de recherche et de formation en enseignement supérieur)

Atelier : «TIC 802 – Clinique sur l'utilisation de Power Point dans le contexte de l'enseignement», de 9h30 à 16h30.

Animatrice : Monique Dugal.

Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-R730.

Renseignements :

Anne-Marie Grandtner
 987-3000, poste 2208
cefres@uqam.ca
www.cefres.uqam.ca

UQAM Générations

Café-débat : «La raison peut-elle guider notre vie?», de 13h30 à 15h.

Pavillon Maisonneuve, Carrefour des Générations (B-R200).

Renseignements :

987-7784
uqam.generations@uqam.ca

Département de musique

Série musique de chambre : «Finale», à 20h.

Au programme des pièces de Haydn et de Beethoven.

Interprètes : Colette Boky, Henri Brassard, Yukari Cousineau, Marc Denis, Alvaro Pierri, Louise Trudel, Guy Vanasse, dirigés par le violoniste Martin Foster.

Centre Pierre-Péladeau, salle Pierre-Mercure .

Renseignements :

987-4691
reception@centrepierrepeladeau.com
www.centrepierrepeladeau.com

MERCREDI 13 AVRIL

École supérieure de théâtre

Spectacle : «La chambre bleue», jusqu'au au 16 avril, à 20h et le 15 avril à 14h.

Texte de David Hare, traduit par

Maryse Warda et mise en scène par Frédéric Blanchette.

Pavillon Judith-Jasmin, Studio d'essai Claude-Gauvreau (J-2020).

Renseignements :

Denise Laramée
 987-3000, poste 4116
laramee.denise@uqam.ca
www.estuqam.ca

JEUDI 14 AVRIL

CEFRES

Atelier : «TIC 223 – Technique d'Image pour Power Point», de 9h30 à 16h30.

Animatrice : Monique Dugal.

Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-R730.

Renseignements :

Anne-Marie Grandtner
 987-3000, poste 2208
cefres@uqam.ca
www.cefres.uqam.ca

GEIRSO

Séminaire à la suite de la présentation du livre *Pouvoir guérir*, de 14h à 15h30.

Conférencière : Julie Laplante, anthropologue, recherches postdoctorales en anthropologie de la santé.

Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1340.

Renseignements :

Marie-Laurence Poiré
 987-3000, poste 2499
geirso@uqam.ca
chaîne.uqam.ca/

VENREDI 15 AVRIL

Galerie de l'UQAM

Exposition : «Printemps Plein Temps 2005», du mardi au samedi de 12h à 18h.

Exposition des travaux des étudiants finissants au baccalauréat en arts visuels.

Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120.

Renseignements :

987-8421
galerie@uqam.ca
www.galerie.uqam.ca/

Date de tombée

Pour nous communiquer les coordonnées de vos événements, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante : www.uqam.ca/bref/form_calendrier.htm 10 jours avant la parution.

Prochaines parutions :

18 avril et 2 mai.

PUBLICITÉ

Explorer la dynamique de la violence conjugale

Claude Gauvreau

«Le phénomène de la participation des femmes à la violence dans le couple a été peu étudié. On se rend compte que les femmes dont le conjoint est violent sont rarement passives et adoptent différentes conduites, comme celles de la négociation et de l'autodéfense», souligne Sophie Boucher, jeune professeure embauchée en juin dernier par le Département de sexologie.

«Au cours des dix dernières années, des enquêtes sociologiques ont démontré qu'en ce qui a trait au nombre de gestes violents (portes claquées, objets lancés, etc.), certaines femmes manifestent des comportements semblables aux hommes. Celles-ci sont plus susceptibles de quitter un conjoint violent et sont moins à risque de développer des symptômes de dépression importants. Bref, leur recours à la violence est associé à des conséquences moins néfastes pour la santé mentale même si cela a pour effet d'augmenter les risques d'agression de la part du conjoint», explique Mme Boucher.

La jeune professeure a reçu récemment une aide financière de la Faculté des sciences humaines, au volet «démarrage de carrière», pour une recherche visant à mieux comprendre le sens attribué à la violence subie et perpétrée par des femmes dans un contexte de violence conjugale (physique, psychologique ou sexuelle). Elle analysera aussi le rôle de la personnalité dans cette dynamique et l'impact de la violence sur la santé mentale et sexuelle des femmes.

Le parcours de Sophie Boucher est quelque peu particulier. Après des études en mathématiques et en physique, elle change de cap pour entreprendre une maîtrise et un doctorat en psychologie tout en travaillant dans un centre de recherche industrielle et dans des cliniques de thérapie pour couples et toxicomanes. «Je dois être quelqu'un de polyvalent qui aime autant les arts, les sciences, que les sciences humaines. La volonté de comprendre le monde dans lequel je vis est ce qui me définit le mieux. Mes études en psychologie ont permis de combiner mes intérêts pour la nature humaine, la science et les relations de pouvoir entre les individus», explique-t-elle.

Des femmes violentes?

Sophie Boucher tient à rappeler que la violence physique sévère (coups de poing et coups de pied), associée à une forme de contrôle visant à créer un climat de peur et engendrant des problèmes de santé mentale – anxiété, dépression, troubles post-traumatiques – appartient toujours aux hommes. «Les femmes qui ont vécu dans un contexte de violence conjugale prolongée offrent un profil psychologique s'apparentant à celui des schizophrènes. Et parmi celles qui se trouvent en maison d'hébergement pour femmes violentes, de 40 % à 80 % présentent des symptômes de dépression majeure», raconte-t-elle.

La jeune chercheuse s'intéresse également au rôle des relations sexuelles, violentes ou non, dans la dynamique de la violence conjugale. «Est-il possible, dans un tel contexte, que



Photo : Michel Giroux

Sophie Boucher, professeure au Département de sexologie.

les relations sexuelles ne soient pas coercitives ou imposées? Et si c'est le cas, dans quelle mesure contribuent-elles alors à créer des moments de répit nourrissant chez les femmes l'espoir que les choses pourraient se transformer?»

«En tant que chercheurs, nous devons aborder de face la violence des femmes dans le but de mieux la comprendre et pour éviter les interprétations selon lesquelles les femmes ne seraient pas aussi victimes qu'elles le

prétendent, voire même responsables de la violence masculine», souligne Mme Boucher.

Le rôle de la personnalité

La violence conjugale n'est pas un phénomène homogène, soutient Sophie Boucher. «L'influence des facteurs liés à la personnalité sur les conduites des femmes est encore mal connue. Des recherches récentes montrent que les femmes dépendantes, préoccupées par leur relation, inhibent

leur propre violence, sont plus déprimées et portées à être soumises et à négocier davantage avec leur conjoint. Par ailleurs, les femmes dites *autocritiques* répliquent peu à la violence même si elles sont généralement plus agressives, sont préoccupées par leur propre image et ont tendance à se replier sur elles-mêmes», observe Mme Boucher.

Enfin, pour mieux saisir les mécanismes influençant la réaction des femmes, la chercheuse entend exami-

ner les représentations qu'elles se font de leur propre violence et de celle de leur conjoint, ainsi que des intentions (perte ou désir de contrôle) et des motivations (autodéfense, colère, jalousie) rattachées aux gestes violents.

«Le phénomène de la violence conjugale est extrêmement complexe et on ne fait que commencer à le comprendre, bien que l'on en parle davantage depuis les années 70. Beaucoup de femmes n'osent pas encore révéler à leur entourage qu'elles sont victimes de violence parce qu'elles ont peur d'être mal jugées ou parce qu'elles éprouvent des sentiments de honte et de culpabilité», souligne Mme Boucher.

Et si on veut prévenir la violence, on doit commencer à faire un travail d'éducation auprès des jeunes en leur montrant comment on peut régler un conflit, tolérer des différences et des désaccords, pardonner et reconnaître ses torts, affirme la chercheuse.

«Mes recherches sont d'abord de nature fondamentale mais j'espère qu'elles pourront aussi contribuer à faire en sorte que les interventions auprès des femmes violentes soient plus opportunes et efficaces. On ne peut offrir les mêmes services à des femmes qui ont des personnalités et des besoins différents», de conclure Mme Boucher ●

L'UQAM championne des Jeux de la communication

Pour une troisième année consécutive, une délégation de 32 étudiants de l'UQAM a été sacrée championne des Jeux canadiens de la communication qui se sont tenus dernièrement à l'Université de Montréal. Soulignons que c'est la septième fois que les étudiants de l'UQAM occupent la première place au podium sur neuf éditions des Jeux.

Les participants de l'UQAM, inscrits aux baccalauréats en journalisme, relations publiques, communication, stratégies de production et au certifi-

cat en communication, se sont démarqués en offrant des prestations originales et audacieuses dans les 11 épreuves de la compétition : entrevue journalistique, activité sportive, radio, vidéo, exposé oral, débat oratoire, génies en herbe, création publicitaire, écriture journalistique, improvisation, show culturel et relations publiques - gestion de crise.

Cette victoire repose notamment sur quatre premières places dans les disciplines «écriture journalistique», «exposé oral», «génies en herbe» ainsi

que «spectacle culturel», et quatre deuxième places en «radio», «relations publiques», «entrevue journalistique» et «sport». Outre la délégation de l'UQAM, celles des universités suivantes étaient également en lice : Université Laval, Université du Québec à Trois-Rivières, Université de Moncton, Université de Montréal, Université d'Ottawa et Université de Sherbrooke.

L'équipe, sous la direction des chefs de délégation François St-Amand et Sébastien Gaudet, avait

pris le nom d'*Université du Québec à Boréale* afin de souligner le partenariat qui unit le brasseur à la délégation depuis de nombreuses années. Les fondateurs et propriétaires de Boréale sont d'ailleurs des diplômés de l'UQAM.

Ces Jeux, rappelons-le, ont pour objectif de faire valoir l'excellence des étudiants en communication et de favoriser les liens interuniversitaires des universités francophones de l'Est du Canada (Ontario, Nouveau-Brunswick et Québec).

PUBLICITÉ

Un laboratoire unique au monde

Marie-Claude Bourdon

Comment les sons se forment-ils dans la bouche? Comment les enfants apprennent-ils à prononcer des mots? Quel rôle joue la vision dans la production de la parole? Lucie Ménard vient de recevoir une importante subvention de la Fondation canadienne pour l'innovation (FCI) pour mettre sur pied un laboratoire qui tentera de répondre à ces questions. Recrutée par le Département de linguistique et de didactique des langues en juillet 2003, la jeune chercheuse pilotera un projet d'infrastructure qui s'élève à près d'un demi-million de dollars en incluant la contribution des autres organismes impliqués.

Lucie Ménard s'intéresse au développement de la parole, «le comportement humain le plus complexe», souligne-t-elle. Plus particulièrement, elle s'intéresse au rôle de la vision dans la perception et la production de la parole. «On ne s'en rend pas toujours compte, mais notre cerveau utilise beaucoup de signes visuels pour comprendre ce qu'il entend, explique-t-elle. Par exemple, quand on converse avec quelqu'un dans une foule bruyante, on 'voit' plus qu'on entend ce que dit l'autre personne, en lisant sur ses lèvres et en observant les mouvements de sa mâchoire.»

Chez l'enfant qui n'a ni problème d'audition, ni problème de vision, on sait que le fait de voir les articulateurs, c'est-à-dire de voir bouger les lèvres et la mâchoire, facilite l'apprentissage de la parole. Les enfants aveugles présentent d'ailleurs un certain retard dans cet apprentissage et, pour produire les mêmes sons, utilisent moins les lèvres et davantage la langue.

Quels sont les liens entre perception et production de la parole de l'enfance à l'âge adulte? Comment apprend-on à parler quand on ne voit pas? Ce sont les questions qui interpellent Lucie Ménard dans le cadre de ce projet de recherche novateur. «C'est la première fois qu'on étudiera l'évolution de la production de la parole chez des enfants et des adultes,



Photo : Michel Giroux

Lucie Ménard fait une démonstration d'un échographe permettant de voir la langue bouger à l'intérieur de la bouche.

voyants et non voyants», précise la chercheuse.

Lors de ses études de doctorat à l'Université Stendhal Grenoble 3, Lucie Ménard a commencé à s'intéresser à la production de la parole chez des enfants aux prises avec des troubles langagiers. Même si ses recherches ne portent pas sur ce type de problème, elles pourraient susciter des applications dans le domaine de l'orthophonie. «Dans la mesure où l'on arrivera à décortiquer comment l'enfant s'y prend pour prononcer tel ou tel son, on sera mieux à même d'aider celui qui a des difficultés à

parler. Mais, pour cela, il faut d'abord accumuler une masse de données.»

Des instruments de pointe

Véritable passionnée de la recherche, Lucie Ménard décrit avec enthousiasme les coûteux appareils dont elle compte équiper son laboratoire. Ainsi, un poste audiovisuel permettra de faire passer des tests de perception de la parole. Une expérience classique consiste à manipuler la trame sonore d'un film pour que l'image et le son ne correspondent pas. Ainsi, une personne qui voit un «ba» tout en entendant un «ga» croit entendre un

«da». C'est ce que l'on appelle l'effet McGurk. «Cela démontre que le cerveau tient compte des données visuelles dans la perception de la parole», précise la chercheuse.

Du côté des instruments visant à recueillir des données articulatoires, une caméra numérique servira à enregistrer le mouvement des lèvres, préalablement peintes en bleu, afin d'étudier l'ellipse formée par la bouche lors de la prononciation de différentes voyelles ou consonnes. «Les

Lucie Ménard. Les données recueillies alimenteront un modèle développé à Grenoble et à Paris qui permet déjà de faire produire par un ordinateur les sons de toutes les langues du monde. «Quand on aura accumulé suffisamment de données, on pourra reproduire le mouvement de la langue, des mâchoires ou du larynx d'un enfant d'un an, de quatre ans ou d'un adulte pour produire le son qu'on veut, explique Lucie Ménard. Mais pour créer un modèle artificiel, il faut

«Notre cerveau utilise beaucoup de signes visuels pour comprendre ce qu'il entend.»

enfants adorent cette expérience», souligne Lucie Ménard.

Grâce à un nouvel échographe, plus puissant que celui dont elle nous a fait une démonstration (voir la photo), elle pourra mieux voir bouger la langue des enfants à l'intérieur de leur bouche. L'Optotrak, un appareil à infrarouge fonctionnant à l'aide de petits senseurs qu'on dispose sur les lèvres et le menton, ainsi que l'articulographe, qui utilise le champ magnétique et qui est réservé aux adultes en raison de son caractère plus invasif (des senseurs sont appliqués sur la langue), fourniront d'autres données sophistiquées. Enfin, des ordinateurs en mesure d'analyser cette masse d'information compléteront l'équipement du laboratoire.

Un robot qui parle

Ce projet de recherche fondamentale s'inscrit dans le cadre théorique de la robotique de la parole, mentionne

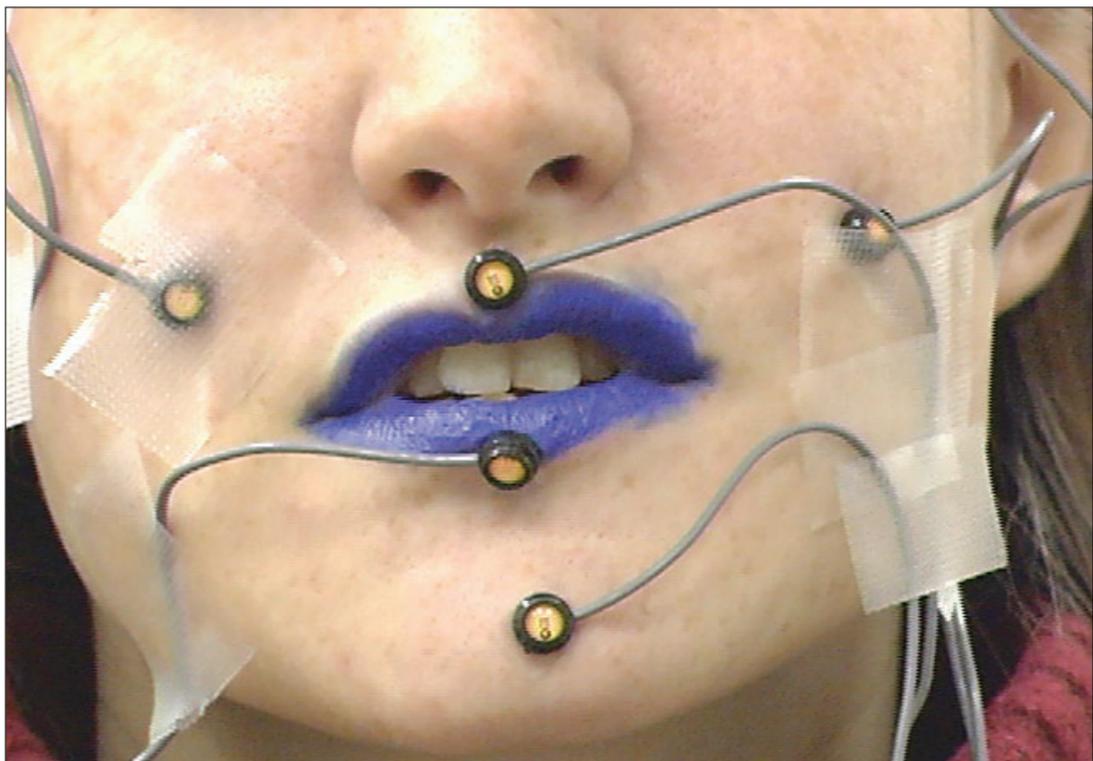
d'abord comprendre comment ça fonctionne chez l'humain. C'est à cela que servent mes recherches.»

Lorsqu'il sera terminé, le robot permettra de mettre au point des stratégies de rééducation en orthophonie. Il pourra aussi servir dans l'apprentissage d'une langue seconde pour apprendre à prononcer des voyelles étrangères.

Membre du Center for Research on Language, Mind and Brain de l'Université McGill et affiliée de recherche au MIT, Lucie Ménard se réjouit de pouvoir disposer bientôt de son propre laboratoire. «Nous allons créer un laboratoire équipé d'outils adaptés à la recherche sur la perception et la production de la parole chez les enfants, les adultes et les aveugles, tout cela en un même lieu, dit-elle en regardant les boîtes qui commencent à s'accumuler autour d'elle. Cela n'existe nulle part ailleurs.» ●

Tirages des billets du CPP

Les gagnants des tirages du Centre Pierre-Péladeau, qui ont eu lieu chaque vendredi pour les étudiants et les employés de l'UQAM sont, pour les deux dernières semaines, M. Youcef MESSAOUI, étudiant libre, et Mme Louise TREMBLAY, agente de recherche à l'Alliance de recherche universités communautés – économie sociale (ARUC-ES). Les gagnants sont invités à choisir une paire de billets pour un spectacle de leur choix présenté à la Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau.



La couleur bleue sur les lèvres et les senseurs disposés autour de la bouche permettent d'étudier les mouvements qui produisent la parole.

BULLETIN DE PARTICIPATION pour le tirage hebdomadaire d'une paire de billets, au choix du gagnant, pour une activité de la programmation 2004-2005 du Centre Pierre-Péladeau. Sont éligibles au tirage tous les employé(e)s et étudiant(e)s de l'UQAM. Les gagnants devront présenter une **Carte UQAM** d'employé ou d'étudiant pour réclamer leur prix. Une même personne ne pourra gagner plus d'une fois au cours de la saison 2004-2005 afin de laisser la chance au plus grand nombre de profiter de cette offre de billets gratuits.

[Écrire en lettres moulées]

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Courriel : _____

Numéro de téléphone : _____

Étudiant(e) – Programme : _____

Employé(e) – Fonction : _____

À déposer dans la boîte de tirage située dans le hall du Centre Pierre-Péladeau. Les tirages se feront tous les vendredis, à 16h, jusqu'au 6 mai 2005. Les gagnants seront notifiés le lundi suivant.

Le journal **L'UQAM** publiera le nom des gagnants à chacune de ses parutions.